

Une histoire à contre-courant

Leila Inkstetter, *Initiatives et adaptations algonquines au XIX^e siècle*, Québec, Septentrion, 2017, 521 pages

Paul Laverdure

Volume 12, numéro 2, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87866ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laverdure, P. (2018). Compte rendu de [Une histoire à contre-courant / Leila Inkstetter, *Initiatives et adaptations algonquines au XIX^e siècle*, Québec, Septentrion, 2017, 521 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 12(2), 33–34.

UNE HISTOIRE À CONTRE-COURANT

Paul Laverdure

Directeur de la Bibliothèque et des Archives, Université de Sudbury

LEILA INKSTETTER

INITIATIVES ET ADAPTATIONS ALGONQUINES AU XIX^E SIÈCLE

Québec, Septentrion, 2017, 521 pages

Au fil de leur histoire, les Autochtones n'ont pas seulement subi des forces externes que l'opinion actuelle qualifie de destructrices de leurs cultures, fait remarquer l'auteure. Ils ont aussi emprunté et adapté des institutions externes. C'est le cas du catholicisme surtout, mais aussi de lieux de rassemblement, du mode de scrutin, de la structure d'une bande et de plusieurs activités. Comme l'indique le titre du livre, qui met l'accent sur l'*agentivité* des Autochtones, ces emprunts et adaptations ont été faits pour des raisons propres à ces nations.

Voici un livre qui nuance le rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones, déposé en 2016. Inksetter propose sa thèse ainsi :

[L]es changements culturels sont présentés comme ayant été subis par les sociétés autochtones ou encore imposés sous l'effet de la contrainte, rarement comme des choix effectués de façon libre et éclairée. Cette vision du passé a pour effet de présenter la perspective d'une société autochtone «en dégradation» à la suite des pressions extérieures subies au XIX^e siècle et, du même coup, de valoriser un passé antérieur perçu comme une sorte d'âge d'or. En ce sens, le XIX^e siècle est souvent présenté comme une période sombre de l'histoire des Autochtones (p. 12-13).

Ce ne serait pourtant pas du tout le cas pour les Algonquins Anicinabe du Moyen-Nord autour des lacs Témiscamingue et Abitibi.

Pour le prouver, Leila Inksetter analyse plusieurs points de vue, tirés des archives et des rapports du gouvernement, des livres de comptabilité des compagnies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson, des lettres, des registres et des rapports des missionnaires (qui ne sont pas toujours univoques), des analyses archéologiques et des histoires orales que des Algonquins ont confiées aux anthropologues il y a plusieurs décennies. Ce faisant, elle offre une histoire à contre-courant. Elle constate entre autres que la tradition orale recueillie par la Commission ne décrit pas la réalité algonquine d'il y a 150 ans (p. 19). Les archives sont dès lors nécessaires pour compléter le portrait.

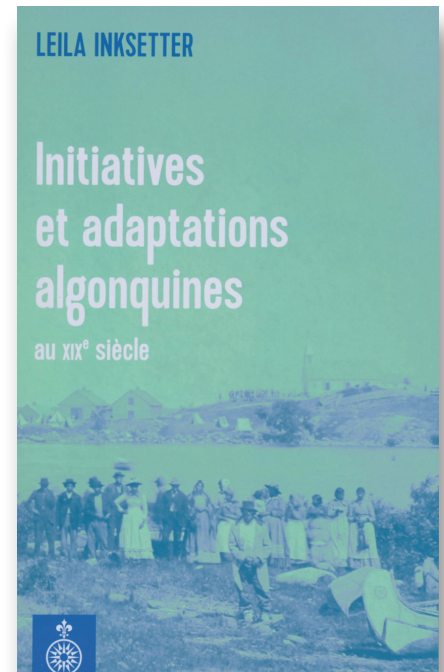
En quatre longs chapitres généralement structurés de manière chronologique, cha-

cun constituant un petit livre en soi, nous découvrons : 1) le mode de vie des Algonquins des lacs Abitibi et Témiscamingue à l'aube du XIX^e siècle ; 2) le rapport avec les commerçants de fourrure au début du XIX^e siècle ; 3) l'intégration du catholicisme ; et 4) l'arrivée de la colonisation et de l'État, jusqu'à la signature par les Algonquins du traité 9, en 1906, au lac Abitibi.

[L'auteure] offre une histoire à contre-courant. Elle constate entre autres que la tradition orale recueillie par la Commission ne décrit pas la réalité algonquine d'il y a 150 ans (p. 19). Les archives sont dès lors nécessaires pour compléter le portrait.

Inksetter constate que la présence des Eurocanadiens (marchands, trappeurs et colons), accompagnée de la colonisation et de la foresterie qui ont déboisé les forêts et vidé celles-ci des petits animaux dont les Algonquins vivaient, n'a pourtant pas mené à la famine. Les famines, anciennement communes et fréquentes, ont au contraire diminué au cours du XIX^e siècle grâce à l'augmentation du nombre d'originaux qui ont envahi l'espace déboisé du nord au sud, à l'apport de la nourriture importée (la farine surtout) et à la culture de la pomme de terre. Désireux de s'assurer un revenu stable, les Algonquins sont devenus des employés et des fermiers par choix et non par contrainte, passant outre ainsi à la volonté des marchands qui voulaient qu'ils demeurent des chasseurs. La population algonquine s'est même mise à augmenter. Le discours omniprésent d'un déclin de la population, invoqué comme justification pour la prise de possession territoriale par les défenseurs du projet de colonisation, ne reflétait donc en rien la réalité démographique sur tout le territoire (p. 391).

Par ailleurs, même si les lieux de rassemblement ont acquis pour la mémoire collective contemporaine une grande signification identitaire, force est de constater qu'on n'observe aucune trace documentaire de rassemblement de bandes au début du XIX^e siècle dans cette région (p. 83). Les clans aussi étaient peu développés (p. 97). L'organisation sociale, très fluide, reposait avant tout sur la famille étendue et en constant mouvement sur un territoire de chasse familial. Elle n'est devenue plus fixe qu'avec l'arrivée des marchands. La bande,



presque inexistante au-delà de la reconnaissance d'un chef héréditaire, s'est solidifiée avec la sédentarisation autour des lieux de traite. Les commerçants se voyaient intégrés à l'organisation sociale des familles dans des relations d'obligations de réciprocité semblables à celles existant dans une famille étendue. En échange de fourrures et du transport, les marchands et les maîtres de poste se voyaient confier par leur famille adoptive algonquine les membres handicapés, malades ou vieux afin qu'ils les hébergent (p. 154). Le géronticide a de fait beaucoup diminué ; les malades furent soignés et la mort des handicapés retardée. La création du statut de capitaine ou chef de traite par les marchands et la résidence prolongée des femmes et enfants près des postes ont structuré la société algonquine et ont atténué les rigueurs de la vie nomade.

Avec l'augmentation démographique, les bandes se sont organisées sans contrainte ni même la présence des acteurs du gouvernement. Le ministère des Affaires indiennes était presque absent, surtout dans le nord (p. 355). Le système électoral pour le choix des nouveaux chefs fut adopté «malgré une réticence du ministère des Affaires indiennes» (p. 338).

Pour leur part, les missionnaires catholiques furent accueillis dès 1836 puisque la nouvelle religion ne fut pas vue comme très différente de l'animisme déjà pratiqué. On y trouvait la demande de faveurs, le pouvoir protecteur des objets et des rituels (et des saints, surtout de la Vierge Marie), ainsi que le pouvoir du prêtre (semblable aux chamanes). Si, au début du XIX^e siècle, l'inceste, la violence, la polygamie et l'anthropophagie étaient connus et pratiqués, le catholicisme fut une manière pour les Algonquins d'aborder des problèmes sociaux qu'ils voyaient eux-mêmes comme tels, et de retirer le pouvoir des mains de certaines personnes qui en abusaient – en particulier les hommes

VOIR INITIATIVES...

à la page 34

INITIATIVES...

suite de la page 33



et chefs polygames, souvent chamanes (p. 187). La Compagnie de la Baie d'Hudson avait une préférence pour les missionnaires protestants, mais les Algonquins eux-mêmes ont choisi le catholicisme (p. 238) parce que les prêtres ne voulaient pas prendre de femmes, contrairement aux chefs-chamanes-polygames (p. 272). En définitive, une seule bande s'est cristallisée en opposition aux autres groupes catholiques (p. 298 et ss.). Le XIX^e siècle fournit aussi l'occasion aux Algonquins de mettre fin par eux-mêmes aux violences et à l'alcoolisme, en utilisant et en adaptant le catholicisme. Ainsi, «les meurtres accompagnés d'anthropophagie se sont arrêtés complètement après l'acceptation du baptême par les Algonquins» (p. 329).

JEAN-PAUL DE LAGRAVE

**LA CHUTE DU PAGANISME ET LA
NAISSANCE DU FANATISME**

Paroisse Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2016, 116 pages

Comment expliquer qu'encore de nos jours les fanatiques religieux livrent un combat pour faire disparaître ceux qui ne partagent pas leurs croyances et détruire les créations témoignant d'autres systèmes religieux? Le livre de Jean-Paul de Lagrave donne des pistes de réflexion fort intéressantes.

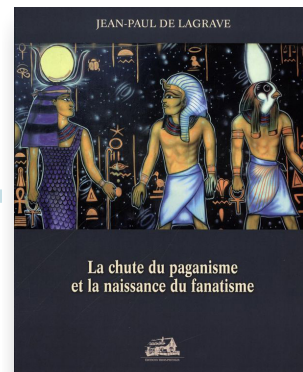
L'auteur soutient que contrairement au paganisme, souvent polythéiste, c'est le monothéisme qui donne naissance au fanatisme. Un seul dieu, cela signifie que tous ceux que vénèrent les autres humains sont faux et doivent être combattus. Cette thèse est séduisante et semble s'imposer par la logique même. Pourtant, le fanatisme est loin de concerner seulement les religions monothéistes (qu'on pense par exemple aux hindous radicaux); et par ailleurs, toutes les religions monothéistes n'ont pas de prétention impérialiste (les juifs sont monothéistes, mais en tant que «peuple élu», ils ne cherchent pas à convertir). Selon nous, les religions les plus agressives sont plutôt celles qui combinent ambition universaliste et doctrine de la rédemption.

En première partie, de Lagrave montre comment l'empereur chrétien Théodose a cherché à anéantir la religion de l'Égypte ancienne à la fin du IV^e siècle. Il rappelle que le saccage des temples splendides a été précédé de leur pillage et a entraîné en sus la déstructuration de la culture égyptienne. S'attaquer à la religion revient à s'attaquer au tissu social et à l'identité des peuples vaincus, ce qui fragilise d'autant leur capacité de secouer l'oppression qu'ils subissent.

En deuxième partie, l'auteur présente un pot-pourri de réflexions sur les guerres saintes chrétiennes et musulmanes. Même si ceux qui les mènent les justifient par des motifs religieux, ces guerres visent en fait

Notons par ailleurs que l'ouvrage de Inkstetter se révèle bien édité. Il contient peu de coquilles (quoique, à la p. 35, l'auteure estime la population du Bas-Canada à environ 2000 personnes au lieu de 220 000). En revanche, il manque au livre un index nominatif, et cette lacune n'est pas comblée par le site internet auquel l'éditeur renvoie le lecteur pour une recherche libre par mots-clé. De plus, l'auteure donne des citations en anglais non traduites.

Au-delà de ces quelques critiques, c'est un livre d'ethnohistoire essentiel. ❖



l'imposition par les armes d'un nouvel ordre politique favorable au vainqueur. Au VII^e siècle, l'islam s'impose par les armes dans des régions devenues chrétiennes, notamment l'Égypte justement: la religion est instrumentalisée afin d'accaparer des territoires et des ressources. Puis les croisés veulent à leur tour anéantir les musulmans. Les croisades ont joué un rôle non négligeable dans l'émergence en Europe de l'idée de l'État-nation, qui se réalisera quelques siècles plus tard. Ainsi religion universaliste de salut et politique impérialiste vont-elles souvent de pair.

Ce livre mérite d'être lu. Il soulève des interrogations qui nous touchent intimement comme citoyens du monde, citoyens d'États pluralistes et comme êtres humains. L'ouvrage remet en question la prétendue supériorité des diverses fois monothéistes. Il rappelle que la spiritualité est multiple, tout comme les entités sacrées, et que les spiritualités des païens (mot de la même famille que paysan) n'ont rien de méprisable.

Cependant, je suis loin de partager l'opinion de M. de Lagrave qui conclut que «jusqu'à l'avènement du christianisme, aucun pouvoir n'avait décrété une guerre religieuse, [...] les guerres étaient motivées pour des raisons uniquement politiques». Les guerres, les décisions collectives ont toujours été et resteront motivées par des intérêts politiques. Les religions, qu'elles soient ou non monothéistes, ne sont que l'instrument de manipulation apte à exiger et obtenir l'adhésion des fidèles prêts, dans des cas extrêmes, au sacrifice ultime.

Karin Wollank
Avocate

Abonnements et achats
action-nationale.qc.ca